



Invite à la lecture

Le mythe de la caverne

in *La République* de Platon

Platon a mis en chantier sa République, vers 380 avant J.-C., presque vingt ans après la mort de Socrate. Le mythe de la caverne y apparaît comme une longue digression, et pourtant le cœur et la cime de l'œuvre : l'auteur l'a placé à peu près en son milieu, selon le principe grec du fronton.

Avec ce mythe, ou cette allégorie, ou cette parabole, comme vous voudrez, Platon vous invite à la philosophie, non par des exposés dogmatiques, mais par la mise en scène, le dialogue et l'image. « Figure-toi, dit Socrate à Glaucon, des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne. Ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans les chaînes ». Derrière eux, un feu allumé qu'ils ne voient pas ; entre eux et le feu, un mur où défilent, portés par des passants, des objets dont les prisonniers ne perçoivent que les ombres projetées.

Le décor est planté : « Voilà, dit Glaucon, un étrange tableau et d'étranges prisonniers ». Ces prisonniers dans

l'ombre, nourris d'illusions, sont tout le contraire de ce qu'aimaient les Grecs anciens. Ils aimaient la lumière, et Antigone, quand elle fait ses adieux à la vie, dit adieu au soleil, « œil du jour » ; ils aimaient la liberté, et tenaient la servitude volontaire pour la pire des servitudes ; ils aimaient la vérité, et le mot « philosophie », amour de la sagesse, quête du vrai, nous vient d'eux.

« Eh bien, dit Socrate, ces prisonniers nous ressemblent ». Le mythe de la caverne, c'est l'image de la condition humaine. Conception pessimiste, direz-vous ; et pourtant d'une étonnante modernité, quand on songe à « la société du spectacle » et au virtuel qui concurrence et parfois détrône le réel.

Ces prisonniers, il faut les délivrer, les détacher, les arracher aux ombres de la caverne, pour les amener à la lumière. Mais ils se sont habitués à leurs chaînes ; la connaissance est douloureuse ; la guérison, ça fait mal. Socrate la compare à la maïeutique, le métier de sa mère sage-femme : l'éveil à la vérité est douloureux comme un

accouchement. Et l'éveil est aussi un réveil: pour Platon, l'âme, tombée dans le corps comme dans une prison, se souvient du monde spirituel; d'où le trouble du poète, du savant, de l'amoureux. L'homme est un roi dépossédé qui se souvient des cieux.

Le prisonnier de la caverne, on le conduira vers le soleil, mais pas tout de suite, car le soleil éblouit ceux qui n'ont jamais vu la lumière: «On lui montrera les objets reflétés dans les eaux... puis élevant ses regards vers la lumière des astres, il contempera pendant la nuit les constellations plus facilement qu'il ne contemplerait le soleil pendant le jour. À la fin, ce sera le soleil, non dans les eaux, ni ses images reflétées sur quelque autre point, qu'il pourra contempler tel qu'il est».

Platon pratique l'éducation progressive: chaque échelon est nécessaire et tremplin pour s'élever plus haut. À Socrate qui lui demandait ce qu'est la beauté, Hippias répondit: «La beauté, c'est une belle jeune fille; ou une belle amphore». Socrate ne s'offusqua point: pour atteindre l'invisible, il faut passer par le visible; mais il est impardonnable celui qui ne saisit pas l'invisible à travers le visible.

Le soleil, vous l'aurez compris, est une image, l'image du Bien. Le soleil, comme le Bien, c'est ce qui éclaire, nourrit, est pour ainsi dire la cause de tout; ce qui permet de voir les choses et ce sans quoi elles ne seraient pas.

Ce que l'homme contemple à la fin, c'est ce que Platon appelle les Idées. N'y voyez pas quelque chose d'abstrait. En grec, le mot «idée» vient du verbe qui signifie «voir». Pour Platon, la philosophie commence par un regard: il faut

que l'œil de l'esprit soit sain et tourné vers son objet; c'est cela la conversion.

Pour celui qui a contemplé les Idées, le monde matériel, celui des ombres de la caverne, a perdu sa valeur; il lui faudra redescendre, pour éclairer ses compagnons de servitude. Telle est l'aventure, tel est le drame de l'homme libéré de ses chaînes. Car ses compagnons ne veulent pas être délivrés: «la foule lui remontre qu'il a la tête à l'envers. Lui qui voit mieux que les autres, on le prend pour un aveugle». On veut même le tuer. C'est ainsi qu'on traite le philosophe: Socrate, en voulant délivrer les Athéniens par la maïeutique, a eu la mort pour récompense; ce fut la grande amertume de la jeunesse de Platon.

Sans doute serez-vous étonnés, surtout si vous savez un peu de grec, de la poésie avec laquelle Platon évoque le monde matériel. C'est qu'il porte en lui quelque ressemblance, quelque analogie avec le monde des Idées; il a en lui proportion et harmonie, et c'est pourquoi les deux disciplines préférées de Platon sont les mathématiques et la musique.

Dans un autre dialogue, *Le Timée*, Platon imagine un démiurge qui fait le monde à la manière d'une œuvre d'art: «Il a voulu, écrit-il, que toutes choses naquissent semblables à lui». Le monde visible est l'image émerveillée, le reflet du monde invisible; il est beau, et c'est pourquoi Platon est poète. Sur les hauts sentiers métaphysiques, prenez pour compagnon ce philosophe poète pour qui la beauté est la splendeur du vrai; ce sera une bonne initiation philosophique mais en douceur, avec une œuvre qui est aussi dramatique et musicale.

Danièle Masson